{BnF Gallica

Le Temps

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. Le Temps. 1931-05-27.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Chronique

EN MARGE D'ERASME

J'ai essayé de vous donner une impression de Bâle, telle que la ville apparaît aujourd'hui. Mais pour vivante que soit la ville, on y vit avec trois ombres : celle de Nietzsche, celle d'Holbein et celle d'Erasme.

De Nietzsche, je ne vous dirai rien aujourd'hui, sinon que les pères des jeunes hommes que j'ai rencontrés ont été ses élèves et ont gardé de lui un souvenir qui ne s'efface point. On montre dans un faubourg verdoyant la petite maison qu'il habitait. Mais Erasme a eu récemment une curieuse aventure. Quand il mourut à Bâle, le 12 juillet 1536, à l'âge de soixante-dix ans, on l'enterra dans la grande nef de la cathédrale, sous une pierre tombale et au pied d'un pilier auquel on appuya un monument commémoratif. Au cours des années 1850, on fit de grands travaux d'aménagement et de restauration. Le monument commémoratif fut déplacé, et la pierre tombale disparut. Les conduites d'un calorifère passèrent sur l'emplacement même de la sépulture. C'est seulement en 1928 qu'on se décida à aller voir ce qu'était devenu le corps, et les travaux commencèrent le 11 juin. On découvrit des ossements, qui n'étaient pas les bons, puis le squelette même d'Erasme, qui était parfaitement en place. Ce squelette fut étudié avec beaucoup de méthode. Vous trouverez le résultat de l'enquête dans un livre très précis et très bien fait de A. Werthemann, *Schaedel und Gebeine des Erasmus von Rotterdam*. On remarqua, en particulier, de curieuses lésions au coude gauche et au tibia gauche. On fit des coupes minces qu'on examina au microscope. On reconnut la maladie dont Erasme ne paraît pas s'être rendu compte. On fouilla ses lettres et on la rapporta à un voyage en Belgique qu'Erasme fit vers la cinquantaine. Et l'on remit le mort dans sa tombe, muni de cette consultation posthume.

Tout le monde connaît les portraits d'Erasme par Holbein. Mais il existe à Bâle, au cabinet des gravures, un autre document où la mémoire de ces deux hommes est réunie. C'est le fameux exemplaire de l'*Eloge de la Folie*, dont les marges portent 82 dessins à la plume, où Holbein, âgé de moins de vingt ans, a mis son art vivant, sa miraculeuse habileté, son génie. Une heureuse fortune fait que ce livre, un des plus précieux du monde, et difficilement accessible, est en ce moment même reproduit en fac-similés, impressionnants de ressemblance, par les soins de M. Oppermann.

Mais il faut que je vous présente celui-ci. S'il n'est pas né Bâlois, il habite Bâle depuis vingt-deux ans. Anatole France eût aimé ce magasin qui est une bibliothèque et un salon. Des rideaux jaunes tamisent doucement la lumière. Les bois vernis s'éclairent de reflets liquides. Des armoires gardent mystérieusement des trésors. Tel est cet étonnant livre de signatures où sont dessinés les blasons de tous les visiteurs d'un marchand anglais du temps de la reine Elisabeth,et peut-être une caricature de la reine elle-même. Telle est encore cette correspondance de Mme de Caylus, qu'il faut souhaiter de voir publier. Enfin, M. Oppermann a été un des promoteurs de cette semaine de Mozart, où l'on a vu cette ville de cent cinquante mille habitants s'offrir le spectacle de cinq opéras, d'une messe, d'un Requiem, de trois symphonies et de divers concerts, avec des exécutants bâlois, trois cents choristes bâlois, qui forment un des plus beaux chœurs du monde, un public qui remplissait toutes les salles, un directeur de théâtre de premier ordre, M. Welterlin, et trois chefs d'orchestre, M. Becker, M. Sacher, qu'on a applaudi à Paris, et M. Weingartner, net, froid, diabolique, autoritaire, merveilleusement intelligent, musicien sans erreur, tyrannisant l'orchestre de ses yeux magnétiques et y allumant des traînées d'étincelles.

Mais revenons à l'*Eloge de la Folie*. Erasme raconte lui-même comment il a composé l'ouvrage : « Pendant mon voyage d'Italie en Angleterre, écrit-il à Thomas Morus, pour ne pas perdre en conversations, où les lettres et les muses n'eussent point de part, tout le temps qu'il me fallait passer à cheval, je me suis souvent pris à penser à ces études que j'avais partagées avec vous... Dans ces rêveries, mon cher Morus, vous aviez la première place... Malgré la douceur de ces loisirs, je résolus de me donner une occupation; mais comme les circonstances n'en comportaient pas de bien sérieuse, je me laissai aller à la fantaisie d'écrire le Panégyrique de la Folie. » — Entendez le panégyrique de tout ce qui est contraire à la plate raison. Le livre, qui est un plaidoyer prononcé par la Folie devant le lecteur, est délicieux. J'y cueille au hasard cette perle dont l'orient n'est pas terni : « La médecine est l'art de plaire au malade. »

La première édition a paru à Paris, chez Gilles Gourmont, à la fin du printemps de 1511; une seconde édition suivit en août; une troisième impression fut faite à Strasbourg en octobre 1512. Cependant, à la fin d'août 1514, Erasme arrive à Bâle, où il est reçu avec enthousiasme par les humanistes. Il travaille pour l'imprimeur Froben. Et l'éditeur Froben fait une réédition de l'*Eloge de la Folie*, qui paraît au printemps de 1515, et dont le texte est encadré d'un commentaire de Gerhard Lister.

Un des exemplaires de cette édition est acheté par un professeur à l'école de Saint-Peter, à quelques pas de la maison où Froben a logé Erasme. Ce professeur, qui est né à Lucerne en 1488, et qui a fait ses études à Bâle, est le fils d'un meunier. De là le nom grec de Mykonius, qu'Erasme lui a donné, et que l'histoire lui a conservé... Or, ce Mykonius connaît un jeune peintre, Suisse d'origine, mais dont la famille était fixée à Augsbourg. Ce peintre de dix-sept ans, qui était né dans l'hiver de 1497 à 1498, s'appelait Hans Holbein et venait d'arriver à Bâle. En janvier 1516, Mykonius lui persuada d'illustrer son exemplaire. Tel est le livre que M. Oppermann, après beaucoup d'autres, mais infiniment mieux qu'eux, nous restitue, avec une très belle étude de M. H. A. Schmid. Je ne veux pas déflorer par l'analyse un travail qui n'est pas encore paru. Revenons au livre lui-même.

Imaginez un in-quarto carré, dont les marges sont couvertes de remarques, de l'écriture fine et régulière de Mykonius. La première signature (c'est-à-dire le premier groupe de quatre feuillets ou de huit pages) n'est pas illustré; mais la première page de la signature B porte à droite un charmant petit tableau, de l'ordre de grandeur de quatre centimètres sur cinq ou six de haut, mais qui, par la magie du dessin, paraît une grande toile. D'une chaire qui occupe le quart de la composition, la Folie sort à mi-corps, coiffée d'un immense bonnet rouge à deux cornes et à grelots, et penchée en avant; elle s'adresse, comme Erasme l'a voulu, à trois petits auditeurs groupés à droite. Une architecture gothique, indiquée d'un trait léger, forme le lointain et entre-croise ses ogives. Rien ne peut dire la grâce et l'esprit de cette petite scène. A la réflexion seulement, on s'aperçoit que la tête de la Folie était dessinée pour un corps beaucoup plus grand, auquel la place a manqué, — accident que nous allons à chaque moment retrouver dans le livre. Mais les proportions n'ont pas grande importance dans ces croquis spirituels.

Deux pages plus loin, un sophiste, en bonnet et en grand manteau à pèlerine, marche sur des épines. Tournons un feuillet encore. Voici dans le bas de la page, un autre tableau, vraiment délicieux, où tient tout un coin de ville, des maisons en perspective, et un mur en construction qui laisse apercevoir la campagne, avec une foule de toits et de pignons, des clochers, une tour, des arbres, des montagnes lointaines. Tout cela marqué à peine, du trait le plus léger. Le premier plan est une place dallée, dont le carrelage est mis en perspective avec soin. Et là trois personnages : à gauche une jeune femme s'avance de profil, élégamment parée, le dos rond, le ventre en avant, et les mains croisées dessus, comme c'était la suprême élégance en 1518. Cette fois encore le jeune peintre a dessiné la tête avec tant de complaisance qu'il n'a pas eu de place pour les jambes, et que, raccourcissant les proportions de proche en proche, il a fait cette délicieuse personne un peu basse sur pattes. Un personnage qui occupe le centre du tableau, et qui est peut-être Erasme lui-même, ne s'en retourne pas moins vers elle avant tant de préoccupation, qu'il met sans le savoir, le pied dans un panier d'œufs. La marchande, dont la figure expressive a, je pense, trois millimètres, lève les bras au ciel avec une fureur désespérée. Combien d'autres entre ces figurines ne faudrait-il pas décrire, toutes plus vives et plus vraies! A la fin de la signature C, le portrait minuscule, mais si solide et si établi, du Brabançon qui mange une saucisse, est l'égal des plus beaux dessins. Enfin, deux croquis d'une extrême finesse achèvent d'illustrer cette rencontre de deux grands hommes. L'un, au troisième feuillet de la signature S, représente Erasme au travail. Il est assis de profil devant un pupitre, écrivant ses Adages. Une fenêtre cintrée laisse voir le paysage. La main de Mykonius a écrit qu'Erasme, à cet endroit, s'était écrié : « Si Erasme était encore tel, il se marierait. » Au feuillet suivant, dans une auberge de campagne, derrière une table servie, un gros garçon, les cheveux en désordre, lève d'une main une carafe de vin avec laquelle il communique de goulot à gosier; l'autre main entoure le cou d'une aimable jeune femme. Au-dessus du tableau, une main inconnue a écrit : Holbein.

Je ne voudrais pas quitter ce grand homme sans vous conduire chez l'érudit qui le connaît le mieux, M. Gans. Il habite à Bâle une de ces maisons que j'ai déjà décrites : une large et belle porte ouvre sous une voûte, sur un côté de laquelle s'élève d'un ample mouvement un massif escalier de chêne. Au premier étage, les pièces se suivent en double enfilade, les unes, qui sont les pièces d'apparat, sur la rue, les autres sur le jardin. Ce jardin vaste, profond, touffu, laisse apercevoir à son extrémité l'arrière-façade d'un autre hôtel du dix-huitième siècle. Les deux maisons, en plein cœur de la ville, sont séparées par ce silence et par cette verdure.

La maison de M. Gans a ceci de particulier, qu'il y a assemblé autant de peintures que dans un musée. Une magnifique tête d'homme, du Tintoret, voisine avec un précieux petit portrait de la Renaissance française, net et féroce, qui est peut-être un Perréal. Toutes les écoles se pressent sur ces murs en œuvres de choix. Six cents dessins s'entassent sur les rayons d'un meuble. L'œuvre essentielle de M. Gans est le catalogue raisonné des dessins d'Holbein. Mais il élève dans son cœur un autre monument, à la gloire des peintres suisses. Il a tiré de l'oubli ce curieux Fuseli dont il a toute une collection, et qui, ayant vécu en Angleterre à la fin du dix-huitième siècle, parmi beaucoup de diversité, rappelle parfois Romney. Au milieu des travaux de la science les plus délicats, M. Gans trouve le temps de faire à l'université de Bâle des cours extraordinairement suivis. Une année, il a fait devant trois cent cinquante élèves toute l'histoire de Paris. Après quoi, il a mené ses élèves dans la ville qu'il leur avait fait connaître, et comme entrée de jeu, à la fin d'un jour magnifique, il les a fait monter sur les tours de Notre-Dame, pour leur montrer la gloire du soir à l'Occident.

N'imaginez pas, au surplus, un paisible érudit confiné dans son cabinet. M. Gans est toute passion. C'est le savant d'Europe qui sacre le plus en parlant. Ces jurements décèlent l'impétuosité de son cœur, qui est aussi critique d'art. Cette sensibilité anime les enquêtes minutieuses où l'expertise chimique et les rayons X font de l'étude d'un tableau un drame plus palpitant qu'un roman policier. J'ai raconté ici même comment M. Gans a reconnu et déshabillé un portrait d'Holbein conservé en Angleterre et que les propriétaires, au cours des années, avaient chargé de vêtements nouveaux pour le tenir à la mode du jour. Comme M. Gans nous conte quelques-unes de ces révélations hardies que font les rayons pénétrants, je ne peux m'empêcher, poussé par le détestable esprit de plaisanterie des Français, de vouloir l'inquiéter sur le péril de cette mise au jour de la peinture profonde cachée sous une peinture superficielle. Et je lui conte que le peintre Soutine, si fort à la mode parmi les amateurs d'art nouveau, peint volontiers sur de vieilles toiles qu'il achète chez les brocanteurs, et qui offrent une surface unie et imperméable. De sorte qu'en épluchant délicatement un Soutine de cent mille francs, on arriverait, à force de patience et de soins, à restituer la croûte initiale. qui vaut trente francs. M. Gans se met à rire. Il me regarde de son œil brillant et infaillible. « Seulement, me dit-il — et il montre de l'index la pointe de son nez, qui est important et fin à la fois, et comme doué de sagacité, — seulement, il y a mon nez. »

HENRY BIDOU.

P.-S. — Un lecteur a bien voulu me demander le titre du livre qui m'avait guidé dans une étude sur le nombre phi. Ce livre s'appelle *le Nombre d'or*, et il a pour auteur M. Metila Ghika. Qu'il me soit permis de remercier la charmante Mlle Haffner, attachée au musée historique, qui m'a conduit à travers les collections avec autant de science que de bonne grâce, et a poussé la complaisance et la courtoisie jusqu'à me remettre une empreinte du petit moule pythagoricien dont j'ai parlé.

NOUVELLES DU JOUR

Adresse à MM. Doumer et Briand

A l'issue de leur congrès, les membres de la fédération des Côtes-du-Nord de l'Union nationale des combattants ont adopté l'ordre du jour suivant :

Les anciens combattants des Côtes-du-Nord offrent à M. Doumer, nouvellement élu président de la République, leurs meilleurs vœux et leurs sincères félicitations. Et, considérant que M. Aristide Briand incarne, aux yeux de la France et du monde, la politique de conciliation et de compréhension internationale, se rappelant que, le premier parmi les hommes d'Etat d'Europe de l'après-guerre, il s'est donné pour idéal suprême l'abolition complète de la guerre, le remercient d'avoir présenté à toutes les nations le vrai visage de la France pacifiste et font appel à son dévouement pour qu'il continue à donner son nom, sa pensée et son énergie à la propagande et à l'action pour la réconciliation des peuples.

M. Etienne Riché dans les Ardennes

M. Etienne Riché, sous-secrétaire d'Etat de l'air, a présidé, hier, à Carignan (Ardennes) le comice agricole de l'arrondissement de Sedan.

Prenant la parole, M. Riché a promis tout d'abord que la circonscription de Sedan serait rétablie avant la fin de la législature.

Faisant allusion aux Journées nationales de l'aviation à Vincennes, l'orateur s'est félicité des progrès obtenus dans ce domaine.

Parlant de l'agriculture, il a montré aux agriculteurs qu'ils pouvaient avoir confiance en leur ministre, M. Tardieu.

Les fêtes de Jeanne d'Arc à Rouen

Le Paris Post n° 1 de l'American Legion s'est rendu hier à Rouen où il a participé aux fêtes du cinquième centenaire de Jeanne d'Arc.

C'était la première fois que les anciens combattants américains de Paris se rendaient en province avec leurs drapeaux et leur garde en uniforme. La délégation était sous la direction du commander Sparks, engagé en 1914 dans les rangs de l'armée française, où il gagna ses galons de capitaine; le docteur Sparks, qui après-guerre reprit du service au Maroc, était vêtu de son uniforme français. On notait, en outre, la présence du colonel Slade; de l'ancien commander Sedley Peck, engagé en 1914 et qui fit partie de l'escadrille La Fayette; du major John C. Wehrle, grand mutilé. Accueillis par la musique du 39e régiment d'infanterie, par les autorités et par les sociétés d'anciens combattants français avec leurs drapeaux, les anciens combattants américains se sont recueillis devant le monument de la Victoire et devant la plaque qui, au quai de la Bourse, marque l'endroit où débarqua, en 1917, la Cleveland Unit, première unité américaine venue en France.

Une fête militaire très brillante a été donnée par les officiers de réserve; on y a admiré les courses de chars romains reconstituées par le colonel Bloch, directeur du cabinet technique du général Weygand. Le défilé des gloires militaires de la France entourant Jeanne d'Arc fut une merveille : plus de 1,600 figurants y prirent part avec des soldats du 39e régiment d'infanterie, du 103e régiment d'artillerie lourde, du 7e chasseurs et du 3e train. On vit défiler les Gaulois de Vercingétorix, les Francs de Charles Martel, les Normands de Rollon, les chevaliers et les milices de Bouvines avec Philippe-Auguste, les chevaliers et arbalétriers de Du Guesclin, les lansquenets, les chevaliers et les reîtres de Bayard. Saluée par de longs applaudissements apparut, oriflamme au vent, avec ses pages, Jeanne d'Arc, représentée par Mlle Hamelin, puis vinrent le maréchal de Turenne, que précédait une fanfare de mousquetaires et que suivait une escorte de dragons du roi. La Fayette commandait les gardes françaises, les gardes suisses et le royal comtois; Hoche, Kléber et Marceau précédaient les armées de la Révolution; Napoléon, que précédait une fanfare, était entouré de la grande armée. Après le maréchal Pélissier, un Normand, avec les armées de Crimée vinrent des groupes de toutes les troupes de 1914. Derrière la musique du 39e régiment d'infanterie et une batterie du 103e défilèrent, avec leurs drapeaux, les anciens combattants américains et belges longuement acclamés et les anciens combattans français, puis onze drapeaux des régiments normands actifs et dissous.

A 18 heures sont arrivés de Paris, par la Seine, les « Compagnons de Jeanne d'Arc », porteurs du reliquaire offert par le sculpteur M. Maxime Real del Sarte, pour constituer la première pierre de la chapelle du Vieux-Marché.

Le reliquaire, porté par huit « Compagnons », a été transporté à la cathédrale où il sera béni solennellement, samedi prochain 30 mai, par le cardinal Bourne, primat d'Angleterre, légat du pape.

Le congrès de l'Union fédérale des anciens combattants

Le congrès de Toulouse a poursuivi, hier, ses travaux. Les différentes commissions et sous-commissions ont étudié les questions inscrites à leur ordre du jour.

Les élections au conseil d'administration et à la commission de contrôle de l'Union fédérale des anciens combattants ont donné les résultats suivants :

Administrateurs : MM. Maurice Randoux, Blanchard, Léon Viala, René Cassin, Delrieu, Marcel Masson, Penquer, Bernard, Paul Brousmiche, Henri Pichot, Rouast, Secret, Fontenaille, Mattendi, Mme Callarec, le docteur Patou, MM. Lellouche, le docteur Grasset, Nicolaï, Micheau, Chabert, Ouart, Mercier, Orelli, Courtel, Mme Cassou, MM. Degardin, Himbert, Mme Maire, M. Bonhomme.

Sont élus ou réélus membres de la commission centrale : MM. Buclon, Leclerc, Joham, Benzet, Gaud, Rouveret et Gumadelle.

Le congrès a été suivi le soir d'une conférence donnée au théâtre du Capitole par M. Parizot, professeur à la faculté des sciences de Nancy, sur « la guerre des gaz ».

Le congrès de la Ligue des droits de l'homme

En conclusion du débat sur « le syndicalisme et l'Etat », le congrès de la Ligue des droits de l'homme réuni à Vichy a voté une résolution qui, après avoir établi une distinction entre les syndicats patronaux, « associations d'intérêts » et le syndicalisme, « magnifique entreprise d'émancipation matérielle et morale des travailleurs » poursuit :

Considérant que le syndicalisme trop longtemps combattu avec violence puis simplement toléré doit être reconnu comme une puissance légitime et bienfaisante; que tout en gardant leur pleine et entière indépendance, cause de leur expansion et condition de leur dynamisme, les organisations syndicales doivent être, en raison de leur idéalisme et de leur compétence technique, associées à l'action législative, obligatoirement consultées pour l'élaboration des lois d'ordre économique et social, obligatoirement appelées à en surveiller l'application, obligatoirement associées au contrôle des groupements patronaux.

En conséquence, la Ligue des droits de l'homme invite les ligueurs à faire la propagande nécessaire pour que le syndicalisme croissant en force et en dignité mette sa force constructive au service de la collectivité.

Le congrès a également discuté le rapport du comité central sur la colonisation. MM. Bayet, Viollette et Varenne se sont nettement déclarés opposés à l'évacuation des colonies et en ont donné comme raison le danger pour la sécurité des colonies elles-mêmes. Mais ils se sont déclarés partisans du remplacement des méthodes pratiquées jusqu'à ce jour par une nouvelle politique générale démocratique et sociale.

M. Challaye, au contraire, a condamné la colonisation capitaliste actuelle et a revendiqué la libération des peuples coloniaux et la reconnaissance à tous les indigènes des droits individuels.

Au conseil municipal de Fontenay-le-Comte

Le conseil municipal de Fontenay-le-Comte (Vendée) vient de tenir une séance assez agitée au sujet du vote de quatre adresses. L'assemblée a tout d'abord approuvé « la politique pacifiste de M. Aristide Briand » et lui a « demandé instamment de continuer à diriger cette politique au nom du pays ». Puis elle a décidé d'offrir les vœux de la cité fontenaisienne à la République espagnole. Le conseil a rejeté ensuite, après un vif débat, une motion demandant à M. Doumer « d'assurer la sécurité nationale ». Enfin, à l'unanimité, l'assemblée a résolu de « féliciter M. le président Doumer de son élévation à la première magistrature de la République ».

ARMÉE

Le général de Langle de Cary aux Invalides

On annonce que la veuve du général de division Fernand de Langle de Cary et ses deux fils ont accepté les propositions du gouvernement tendant à la translation aux Invalides de la dépouille mortelle du général, qui a commandé en chef devant l'ennemi la 4e armée en 1914 et en 1915. Le corps du général avait été inhumé au petit cimetière de Pont-Scorff. La translation, à Paris, se fera prochainement.

FAITS-DIVERS

LA TEMPÉRATURE

Bulletin de l'Office National météorologique

I. — *Le temps du 25 au 26 mai, à 7 heures.*

Maxima: Clermont-Ferrand, Strasbourg +29°, Bordeaux, Marseille-Marignane, Lyon, Dijon, Nancy, Besançon 28°, Cazaux, Toulouse 27°, Royan-la Coubre 26°, Saint-Raphaël 25°, Tours, Perpignan 24°, Paris-Saint-Maur, Nantes 23°, Valenciennes 22°, le Havre, Rennes 21°, Calais-Saint-Inglevert 20°, Brest 15°.

Minima: Strasbourg +16°, Bayonne, Besançon, Nancy 15°, Tours, Bordeaux, Toulouse, Saint-Raphaël 14°, Paris-Saint-Maur, le Havre, Royan-la Coubre, Perpignan, Lyon 13°, Brest, Marseille-Marignane, Clermont-Ferrand, Dijon 12°, Valenciennes, Nantes 11°, Calais-Saint-Inglevert, Rennes 10°.

Vent sur les côtes le 26 mai, à 7 heures: Calais-Saint-Inglevert nord-est 5 m., le Havre calme, Ouessant sud 1 m., Rochefort nord-nord-est 3 m., Bayonne ouest 3 m., Sète calme, Antibes est 1 m.

Etat de la mer le 26 mai, à 7 heures: Calais-Saint-Inglevert, Royan-la Coubre, Sète belle, le Havre, Ouessant calme, Antibes peu agitée. Socoa houleuse.

Pluies des 24 heures le 26 mai, à 7 heures: traces à Paris-le Bourget, Saint-Inglevert, Argentan, Rennes, Bréhat, Brest, 3 mm. Rochefort.

II. — *Situation générale le 26 mai, à 7 heures.*

Une zone de basses pressions est située sur l'Atlantique et touche les Feroë (1,008 mb) et les îles Britanniques (1,013 mb ouest Irlande). Un anticyclone est sur l'océan Glacial (1,027 mb); un autre sur le sud de la Baltique et de la Scandinavie (1,027 mb) se prolonge d'une part sur l'Europe centrale, d'autre part jusqu'à la Bretagne (1,021 mb). Les pressions sont voisines de 1,018 mb sur le sud-ouest de l'Europe. A Paris 1,020 mb. Le courant de perturbations sur l'Europe occidentale est de sud-sud-ouest, dirigé par la zone de basses pressions du large.

III. — *Evolution probable de la situation jusqu'au 27 mai, à 18 heures.*

Une hausse de +6 à 9 mb s'étendra du nord de la Scandinavie aux Feroë et à l'est de l'Ecosse. Une baisse de —5 mb environ abordera le sud-ouest de l'Irlande s'étendant jusqu'au nord de l'Espagne (—3 à 4 mb). La baisse sera faible sur l'Europe centrale, la France et le sud-ouest de l'Europe. En France, action d'un système nuageux orageux lié à la baisse barométrique.

En conséquence: en France, pour la journée du 27 mai:

a) Vent. — Quart nord-est: secteur est modéré; quart sud-est: secteur sud faible ou modéré; ailleurs: variable faible.

b) Etat du ciel. — Dans toutes les régions: nuageux ou très nuageux avec quelques averses ou orages, principalement en fin de journée.

c) Température. — Dans toute les régions: stationnaire.

Région parisienne:

IV. — *Prévisions pour la soirée du 26 mai et la nuit du 26 au 27 mai.*

Ciel nuageux devenant orageux, vent secteur est faible. Température stationnaire.

V. — *Prévisions pour la journée du 27 mai.*

Vent secteur est modéré, ciel nuageux ou très nuageux avec quelques averses ou orages principalement en fin de journée. Température en baisse.

Tamponnement. — Par suite d'une erreur d'aiguillage un train en a tamponné un autre, hier, à 22 heures, en gare de Paris-Bastille. Le train 247, à destination de Verneuil-l'Etang, attendait, sur la voie n° 4, le signal de départ. Il n'était pas couvert par les signaux réglementaires. Au moment où il allait quitter la station, arriva le train 252 venant de Brie-Comte-Robert et qui, au lieu d'emprunter la voie n° 5 comme il aurait dû le faire, s'engagea sur la voie n° 4 et heurta le train 247. Bien qu'il roulât à une vitesse très modérée, le choc fut assez violent et des deux convois bondés de voyageurs s'élevèrent des cris de douleur. Une cinquantaine de personnes avaient été contusionnées. Après avoir reçu des soins elles purent regagner leur domicile. Seule, une voyageuse a été admise à l'hôpital Saint-Antoine. Bien que le fourgon de tête du train tamponneur fût sorti des rails, la circulation a été assez rapidement rétablie. L'aiguilleur Cattier a été invité à se tenir à la disposition de la justice. Sans pouvoir expliquer son geste, il a reconnu qu'il avait aiguillé le train 252 sur la voie n° 4 et ouvert le signal carré qui couvrait le train tamponné.

Explosion et commencement d'incendie. — Le mauvais fonctionnement d'un chauffe-bains a provoqué, hier, à 11 heures, une explosion dans l'appartement occupé par la princesse Galitzine, au 5e étage, rue de Ponthieu, 3. Un commencement d'incendie s'est ensuite déclaré. Deux poutres, encastrées dans le mur et reliant les combles à la salle de bains, avaient pris feu. Pour atteindre le foyer, les pompiers ont dû creuser un large trou dans le mur de façade. Après deux heures d'efforts tout danger était écarté.

Deux cadavres repêchés en Seine. — A la Frette, près d'Argenteuil (Seine-et-Oise), un marinier a découvert, flottant en Seine, le cadavre d'un homme paraissant âgé d'une trentaine d'années, brun, le nez légèrement épaté, vêtu d'un costume de sport marron,d'une chemise rose à cravate bleue et chaussé de souliers jaunes à bouts carrés.

Le noyé porte deux plaies à la tête, déterminées, semble-t-il, par une balle de revolver : l'une à la tempe droite, l'autre au sommet du crâne, par où l'on suppose que la balle qui l'a frappé est sortie. On a trouvé dans ses poches un portefeuille renfermant la photographie d'une jeune femme blonde, le coin d'une carte de visite portant l'inscription Walter 7143, une somme de 250 francs, un porte-clefs vide, dix-huit cartouches de revolver calibre 7 m/m 35 et enfin un coupon de retour, en première classe, d'un billet de chemin de fer Paris-Saint-Lazare-Sartrouville, numéroté 7883.

Le parquet d'Argenteuil a ouvert une enquête. M. Dethis, médecin légiste, doit procéder aujourd'hui à l'autopsie du noyé.

— On a retiré de la Seine, à Triel-sur-Seine (Seine-et-Oise), le cadavre d'un homme d'une cinquantaine d'années, de forte corpulence, mesurant 1 m. 70, cheveux châtains grisonnants, vêtu d'un complet gris, chaussé de brodequins et ne portant pas de chaussettes. Le désespéré avait épinglé sur sa poitrine une lettre portant ces mots : « Si l'on me repêche, j'ai pris mon rasoir pour me trancher la gorge — mes souffrances sont intolérables. » Cette missive était signée du nom de Servy, 33, rue Baratier, sans indication de localité.

Les accidents de la circulation. — Entre Mantes et Mézières (Seine-et-Oise), Mme veuve Foulon, 71 ans, a été heurtée et tuée par la motocyclette de M. Alphonse Marie, 127, avenue Wilson, à Puteaux.

— M. Mathey, marchand forain, 58, Grande-Rue, à Avon, conduisant une camionnette à Monceaux, commune de Marseille-en-Beauvaisis (Oise), voulut doubler la voiture conduite par M. Frémont, 26 ans, rédacteur à la préfecture de la Seine, demeurant à Bondy. Un accrochage se produisit, l'auto de M. Frémont capota. Mme Parmentier, de Fontenay-sous-Bois, fut tuée. Son mari, gravement blessé, est atteint d'une commotion cérébrale. Mme Frémont a plusieurs côtes défoncées. M. Frémont souffre de nombreuses contusions.

— Avenue Wilson, à Persan (Seine-et-Oise), Maurice Baiti, 3 ans, a été mortellement blessé par une camionnette.

— M. Marius Vuillemin, boulanger à Bobigny, a jeté sa voiture contre un arbre, sur la route de Vareddes à Gué-à-Tresmes (Seine-et-Marne). Les six occupants ont été blessés et transportés à l'hospice de Meaux.

— Un motocycliste belge, Fernand Timmermans, 28 ans, a renversé et blessé Mme Bataille, 80 ans, qui traversait la route nationale à Fontaine-les-Vervins (Aisne). Le motocycliste, dans la chute, s'est fracturé le crâne et a succombé à l'hôpital de Vervins.

— En descendant d'un autobus à Humes (Haute-Marne), M. Léon Royer, cultivateur, a été happé par une automobile et est mort peu après.

— A Neuves-Maisons (Meurthe-et-Moselle), un ouvrier italien, Joseph Pellegrini, 22 ans, a été écrasé par un camion automobile.

— A Anneville-sur-Seine (Seine-Inférieure), un cycliste, M. Alfred Foliot, 68 ans, domicilié dans cette commune, est venu se jeter contre l'automobile de M. Graffe, 27 ans, grainier à Paris et s'est tué.

— Pendant la course cycliste Miniac-Morvan (Ille-et-Vilaine), le coureur François Cochère, a été tué par une automobile.

— Un étudiant en médecine d'Angers (Maine-et-Loire), M. Marcel Roussel, revenant en automobile avec deux camarades, s'est tué, sa voiture ayant heurté un camion.

— Sur la route d'Ollioules, une automobile conduite par le comte de Gasquet, et dans laquelle se trouvaient sa femme, ses quatre enfants et un ami, buta contre un platane. Le conducteur eut le thorax défoncé par le volant de direction. Son épouse a été relevée avec une fracture du crâne. Les deux enfants furent blessés au visage, l'ami a une jambe brisée. Le comte de Gasquet est décédé pendant son transport à l'hôpital civil.

— Le chauffeur John Arthur Mac Gowern, originaire de Southport, au service de Mrs Frederick Broker, villa La Tonnelle, circulait à motocyclette boulevard Eugène-Gazagnaire, à Cannes (Alpes-Maritimes), quand il alla heurter une auto en station. Projeté à une dizaine de mètres, il s'est tué.

— Un cycliste, M. Mathurin Orève, cultivateur à Talensac (Ille-et-Vilaine), 42 ans, s'est jeté contre une automobile et est décédé des suites d'une fracture du crâne. Deux autres personnes ont été gravement blessées.

— M. Granier, notaire à Sainte-Maxime-sur-Mer (Var) qui s'était absenté avec sa famille à l'occasion de la Pentecôte, a trouvé en rentrant dans la villa qu'il habite, son coffre-fort éventré; cent mille francs en billets de banque et plusieurs bijoux ont été emportés par les cambrioleurs.

INFORMATIONS

Mieux, meilleur marché

C'est chez des spécialistes éprouvés qu'il faut acheter :

Les meubles de jardin, outils de jardin, accessoires d'horticulture, d'aviculture, articles de ménage, porcelaine, cristaux, brosserie, meubles et fourneaux de cuisine, cuisinières, réchauds de tous systèmes, éclairage, quincaillerie, stores, portes, fenêtres, bicyclettes, phonographes, baignoires, lavabos, éviers.

Meubles rustiques, modernes et de style, lits, literies complètes, voitures d'enfants.

Chauffage central, devis sur demande.

Etablissements Allez Frères, au Châtelet.

Naissances

— M. François Spire et Mme, née Dreyfous-Ducas, ont le plaisir d'annoncer la naissance de leur fille Claude.

— Mme et M. Marcel Lowenstein ont le plaisir d'annoncer la naissance de leur fille Bettina.

Fiançailles

— On nous prie d'annoncer les fiançailles de Mlle Hélène Worth, fille de Mme et de M. Jacques Worth, avec M. Jean Stanislas Iscovesco, fils du docteur Iscovesco et de Mme, née Calvé, décédée.

Nécrologie

— On annonce la mort de *M. Charles Nicolas*, conseiller général du canton de Bourbonne-les-Bains, vice-président de l'assemblée départementale de la Haute-Marne.

— On annonce la mort du *docteur Sarrazin*, ancien maire de Sarlat, ancien vice-président du conseil général de la Dordogne, ancien député de la Dordogne (1894-1919), décédé à Sarlat à l'âge de 78 ans.

— On annonce le décès de *M. Myrtil Lévy*, décédé à son domicile, 7 *bis*, rue Raynouard, à Paris. Les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité, le mardi 26 du courant.

Nouvelles diverses

— La société pour l'étude pratique de la participation aux bénéfices vient de tenir son assemblée générale. Celle-ci a voté, à l'unanimité, la motion suivante :

« Fidèle au souvenir reconnaissant qu'elle a

FEUILLETON DU Temps
DU 27 MAI 1931

CHRONIQUE MUSICALE

A L'ACADEMIE NATIONALE DE MUSIQUE : reprise de « Padmavâti », opéra-ballet en deux actes, poème de M. Louis Laloy, musique de M. Albert Roussel; première représentation de « Bacchus et Ariane », ballet en deux actes de M. Abel Hermant, musique de M. Albert Roussel.

Il y a deux ans, les artistes de la nouvelle école ont célébré le soixantième anniversaire de M. Albert Roussel. Le musicien des *Evocations* avait été alors mis tout entier en lumière et honoré par son côté original. Il était assez curieux de voir la jeunesse musicale prendre, seule, part à ces fêtes consacrées à un compositeur sexagénaire. Les personnalités académiques ou officielles n'avaient point paru à ces concerts jubilaires. La glorification eût été plus brillante si l'Opéra avait remonté à cette époque *Padmavâti*. La reprise de cette œuvre, une des plus fortes et des plus hautes qu'ait peut-être révélées M. Jacques Rouché, se fait aujourd'hui.Elle exerce d'autant mieux son victorieux prestige qu'elle est accompagnée sur l'affiche d'un ballet inédit et singulier, *Bacchus et Ariane*. La soirée est ainsi occupée d'un bout à l'autre par la musique de M. Albert Roussel et prend une apparence de festival imposant et laudatif.

Rendant compte de la première représentation de *Padmavâti*, j'avais écrit, il y a huit ans : « Tout contribue à notre enchantement et à notre surprise : la musique, au-dessus des raisons harmoniques et de leur définition, mais toujours majestueuse et prenante, le poème d'un raffinement exquis et de la plus prompte impression, la décoration poétiquement évocatrice et d'une abondante magnificence, la chorégraphie. Tant de profonds effets doivent échapper à l'oubli. » J'avais prévu le destin heureux de cette partition qui cache, sous son masque classique, un esprit de sédition et de recherche étrangement moderne. Certains alliages harmoniques semblaient encore osés à cette date. Ils se sont à présent effacés ou épurés. La sagesse des auditeurs attachés à la tradition n'en saurait même plus être déconcertée. La forme décorative de l'ouvrage est restée élevée, fière et libre dans ses grandes lignes. L'opéra-ballet de MM. Louis Laloy et Albert Roussel a pris, avec ces quelques années, le poli des sculptures asiatiques, la teinte du vieil ivoire. *Padmavâti* a conquis une des premières places dans le répertoire.

Nous avons retrouvé à cette reprise presque tous les interprètes de la création. Mlle Lapeyrette chante d'un style plus soutenu et avec un plus vif éclat encore qu'autrefois le rôle de la princesse de Singhal qu'elle a marqué à son effigie. M. Franz prête à Ratan-Sen ses magnifiques ressources vocales. M. Rouard dessine un roi mogol d'une sournoiserie et d'une cruauté de félin. Mlle Jane Laval, MM. Fabert, Narçon tiennent avec zèle les autres rôles. On regrette de ne plus revoir au cours du ballet Mlle Jeanne Schwarz dont la technique fine et noble faisait merveille. M. Gustave Ricaux et Mlle Simoni mènent avec entrain la légère cohorte des danseurs. Quant à la mise en scène de M. Pierre Chéreau, elle est dans ses développements fastueux la plus complète qu'on puisse admirer à l'Opéra. M. Philippe Gaubert continue de faire resplendir l'étoffe orchestrale aux broderies multiples.

Bacchus et Ariane pourrait être comme un prolongement de *Padmavâti*. M. Abel Hermant, dont le langage précieux vient des hautes sources, n'a-t-il pas voulu considérer tout d'abord le côté indien de la légende dionysiaque qui l'inspira? N'a-t-il pas désiré représenter l'irruption de l'Orient, dans la civilisation attique? Et, par un rapprochement ingénieux entre le mythe grec et l'actualité, n'a-t-il pas étendu le sens de la fable jusqu'à l'entrée des ballets russes dans notre esthétique?

Ne nous laissons pas trop tourmenter par les grandes questions que soulève M. Abel Hermant, historien de Platon. Pour les besoins de la cause, son classique scénario de *Bacchus et Ariane* a été curieusement défiguré sur la scène du palais Garnier. Son ample dessein, ses visées ambitieuses, ont, il faut bien l'avouer, à peu près disparu. Contentons-nous de raconter,en toute simplicité, le spectacle que nous avons eu sous les yeux. Grâce à M. G. de Chirico, peintre d'avant-garde, et qui voit l'antiquité à travers les lunettes d'écaille de Montparnasse, voici ce que nous distinguons.

Sur le rideau de toile blanche derrière lequel se passera le divertissement, nous découvrons, grossièrement peinte, une monstrueuse matrone étendue avec une molle impudeur. Un centaure dont on n'aperçoit que les pattes de devant et un autre personnage du thiase bachique observent d'un œil concupiscent la commère mafflue qui sommeille. Cette Ariane éléphantiaque a, en caricature, la pose de l'*Ariane endormie* du musée du Vatican qui aurait été reflétée dans un miroir déformant. M. Picasso a d'ailleurs été le premier à nous montrer aux Ballets russes un rideau d'avant-scène de cette sorte et sur lequel était figurée une de ces mégères plantureuses. Le décor représente naïvement l'île de Naxos. A gauche, dans l'air, un fragment de chapiteau de colonne vaguement ionique. Sur la toile de fond, un large soleil, dont les rayons serpentent en traits fauves. Ciel gris clair sur lequel se détachent les lignes courbes et parallèles qui désignent ingénument les vagues successives de la mer. A droite, une grotte marine grise, un rocher également gris dans lequel on a taillé des marches et, plus loin, un petit mur de pierres blanches. On est un peu surpris par cette image puérile et sèche d'une île de Naxos qui ne trempe plus dans son azur hellénique et a subi le ravage d'un déboisement total.

Les éphèbes et les vierges jouent. Les éphèbes ont des culottes blanches rayées de noir. Les vierges sont enveloppées de tuniques roses très courtes et sur lesquelles leurs gorges sont indiquées par de gros cercles. Elles portent durant tous les spectacles des gants noirs, roses ou bleus. Les jeunes hommes sont munis de gants blancs. Thésée nous conte sa victoire sur le Minotaure. Il exécute la danse du Labyrinthe qui était une danse rituelle dans la Grèce antique. Ariane est naturellement blonde. Elle est équipée aussi d'une tunique rose sur laquelle sont tracés deux gros seins. Son costume est complété par un petit jupon blanc et noir, un maillot gris, des gants blancs et des chaussons noirs. Surgit Bacchus. Il est moulé dans un maillot blanc, strié de virgules orangées; il est chaussé de demi-bottes bleues bordées de blanc. Ariane contemple curieusement le dieu androgyne. Bacchus prend la jeune femme sous son manteau. Thésée et ses compagnons veulent s'opposer à ses entreprises. Bacchus leur ordonne de déguerpir. Obscurité. Ariane et le tronçon de colonne ionique restent seuls éclairés. Changement à vue. Sur la nouvelle toile de fond se montre un Jupiter joufflu, barbu. Thésée et ses compagnons s'enfuient épouvantés. Bacchus danse avec frénésie. Il a hypnotisé Ariane. Elle prend part à sa danse, comme une somnambule. Bacchus la dépose endormie sur le rocher, monte sur un sommet et plonge dans la mer.

Ariane s'est réveillée au second acte. Elle recherche Thésée et déplore son abandon. Elle monte l'escalier de pierre jusqu'en haut du rocher. Désespérée, elle va se précipiter dans les flots. Brusquement dressé, Bacchus la retient. Ils dansent à nouveau. Des ménades et des corybantes, étendus sur les degrés de l'escalier, agitent des palmes pendant que Bacchus donne un baiser à Ariane. Le thiase dionysiaque entre et défile. Ariane danse seule puis avec Bacchus. Une fête orgiastique entre bacchants et bacchantes se déroule. Pour finir, Bacchus s'envole sur un char traîné par une panthère. Ariane, agenouillée au sommet du rocher, suit d'un regard avide le départ voltigeant du dieu.

Je suppose que ce divertissement bizarre et, sans doute, tout à fait étranger à la conception du librettiste a dû faire sourire M. Abel Hermant. Etait-il nécessaire de faire appel, dans cette occasion, à sa science grammaticale, à son érudition ornée? L'écrivain est sans doute allé de surprise en surprise pendant les répétitions. Le dieu hermaphrodite du mythe gréco-asiatique est évoqué dans un déguisement si fantasque! Le chorégraphe et le décorateur ont travesti ridiculement la fable antique. L'Ariane crétoise de la légende est devenue une Ariane, jeune fille russe, aux gestes de poupée mécanique. Bacchus s'est changé en acrobate anguleux, convulsif et mélancolique. Ce dieu de la vigne a décidément le vin triste. Remarquez que M. de Chirico s'est certainement inspiré, à sa façon, des peintures de Pompéi et des vases anciens qui représentent Bacchus et son cortège. Il a voulu de plus introduire ingénument dans la peinture certains éléments de la sculpture. Ses personnages sont tous coiffés de perruques blanches et comme vermiculées. Son Bacchus et son Ariane ont des visages plâtrés de blanc, des figures de statues. Il n'en est pas moins sensible que la décoration puérile de M. de Chirico et la chorégraphie torturée de M. Serge Lifar sont à l'opposé du scénario de M. Abel Hermant et de la musique de M. Albert Roussel.

Malgré l'audace des harmonies et la nouveauté des lignes mélodiques, il y avait dans *Padmavâti* un plan d'ensemble, une architecture musicale poussée. La partition de *Bacchus et Ariane* ne témoigne plus de ce souci de la construction. Elle est formée de numéros nettement séparés. M. Albert Roussel n'a d'entêtement pour rien. En dépit de son âge on constate dans son œuvre récente un renouvellement complet de forme et de méthode.

Le prélude de *Bacchus et Ariane* est une introduction rythmique sans rapport clairement défini avec le reste de la partition. Elle dépeint l'atmosphère de frénésie particulière à Bacchus et n'est rappelée que brièvement dans la bacchanale qui termine la partition. C'est un allegro martial en *fa* majeur à quatre temps, coupé de deux appels de trompettes et qui finit en *do* majeur. Le rideau se lève sur les jeux des éphèbes et des vierges, danse à trois temps, de caractère vigoureux, avec une basse obstinée qui se reproduit de deux en deux mesures. La danse du labyrinthe à 2/4, avec son motif sinueux, est divisée, à la manière classique, en trois parties. Bacchus apparaît sur un élément rythmique qu'on a entendu dans le prélude. Il fait tournoyer son manteau sur des harmonies ravelliennes et sur un thème expressif. Il indique la mer à Thésée pendant que l'orchestre dépeint le moutonnement des vagues. Dans sa danse, on est frappé par la superposition de tonalités de *mi* bémol majeur et de *mi* naturel majeur. Les superpositions hardies se reproduisent, d'ailleurs, constamment dans cette partition polytonale et atonale. Le premier acte prend fin sur le plongeon de Bacchus dans la mer, accompli au son du rappel d'un passage de sa danse.

Le second acte s'ouvre sur une sorte de berceuse suave et très mélodique, d'un rythme syncopé et en *ré* majeur avec quelques accidents. On trouve là une ambiance tonale presque précisée. C'est le plus beau coin de la partition. Ariane se réveille pendant qu'éclatent à l'orchestre certaines bribes rythmiques de la danse de Bacchus. Bacchus ressurgit sur le motif qui a marqué son arrivée au premier acte. Une large phrase amoureuse déjà déroulée au premier acte semble caractériser Ariane. La danse de Bacchus est un scherzo à 6/8 avec un rythme de basse obstinée comme précédemment. Le rythme binaire de la danse s'oppose au rythme ternaire de la basse. Dans l'enchantement dionysiaque on entend tous les bruits de la nature. Après le défilé du thiase, marche à trois temps, Ariane exécute une nouvelle danse de caractère oriental qui débute en *si* mineur passe avec des variations en *mi* bémol majeur et se termine sur une tonique de *sol* dièse qui n'implique ni mode majeur ni mode mineur. Suit la danse d'Ariane et de Bacchus à dix temps, qui sert de transition à la bacchanale, conclusion de l'ouvrage. Cette bacchanale évoque comme temps et allure le prélude. Elle se développe, de plus en plus exaltée, et entraîne dans son tourbillon la large phrase amoureuse personnelle à Ariane.

Comme on l'a vu, cette partition d'un continuel souci rythmique est d'une écriture désinvolte et presque anarchique. Ses lignes architecturales sont si bien noyées qu'on n'en aperçoit ni la naissance ni l'aboutissement. Le contrepoint est traité avec une liberté entière. Bien que maquillé avec une sorte de perversité, le fond d'harmonie est assez simple. La partition ingénieusement orchestrée tient, par miracle, d'aplomb. Il y a une part de magie dans l'art de M. Albert Roussel. Le musicien du *Festin de l'araignée* se montre là comme un thaumaturge et comme une sorte de dilettante scrupuleux et toujours insatisfait. Il est sans cesse torturé par la passion du neuf, mordu par la chimère de l'inédit.

Un chœur des *Bacchantes* d'Euripide clame : « Dionysos est le dieu des plaisirs ; il règne au milieu des festins, parmi les couronnes de fleurs. » Pour établir sa chorégraphie, M. Serge Lifar ne s'est nullement inquiété de ce signalement. Son divertissement n'a rien de bachique. Il s'est contenté de puiser à la technique mise en honneur par Diaghilew certains mouvements acrobatiques, certaines façons de grouper baroques. On croit assister à un spectacle piquant des Ballets russes d'hier. *Bacchus et Ariane* ressemble, par plus d'un point, au *Bal*, dont M. de Chirico avait déjà été le décorateur au théâtre Sarah-Bernhardt. Mlle Spessivtzeva est une Ariane toute menue et qui s'efforce à nous dérober sa virtuosité aérienne. M. Peretti figure avec noblesse un Thésée juvénile. Tout le ballet est illuminé par une clarté électrique qui éblouit. Pourtant Ariane était, dans l'antiquité, une divinité lunaire et Bacchus un dieu nocturne. Il y aurait bien d'autres remarques à opposer au parti pris de fausse naïveté du chorégraphe et du décorateur. Mais ne prenons pas ces imaginations grimaçantes au grand sérieux. Ne nous récrions pas sur leur extravagance. Il est déjà assez louable de la part de MM. de Chirico et Serge Lifar d'avoir débarrassé le plateau de l'Opéra, pour un temps, des fades costumes, des décors poussiéreux et des mimiques minaudières, à la mode sous Louis-Philippe et Napoléon III.

Dans son courant d'inspiration largement diversifié, le spectacle composé de *Padmavâti* et de *Bacchus et Ariane* laisse l'impression la plus vive et la plus élevée qu'on puisse éprouver. Avec sa dernière partition, M. Albert Roussel vient d'ajouter de nouveaux traits caractéristiques à sa personnalité. Il y a quelques jours, les musiciens américains faisaient un brûlant accueil à sa *Troisième symphonie*, encore inédite en France. On comprend pourquoi les artistes de l'école avancée sont attachés à sa fortune. Soyons sûrs que lorsqu'on célébrera son soixante-dixième anniversaire, M. Albert Roussel tiendra encore à renouveler sa manière. Suivant le précepte de Sainte-Beuve, il reste fluide et ne se fige pas.

HENRY MALHERBE.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France